



De vive voix 6.07

Février 2019

L'appropriation culturelle n'est pas un concept neuf dans son application, bien qu'il n'ait pas toujours été aussi politiquement chargé qu'aujourd'hui. Pour traiter de l'appropriation culturelle, il importe d'abord de considérer ses recoupements avec tous les enjeux touchant l'identité, notion elle-même très malléable et changeante au fil du temps. C'est à l'intersection de ces deux concepts que survient en général la controverse, et que l'acte d'emprunter, voire de s'arroger les traits culturels de l'Autre cesse d'être neutre. Afin d'y voir plus clair, attardons-nous à deux réalités croisées qui peuvent éclairer le caractère chargé de tout ce qui entoure l'appropriation culturelle.

D'entrée de jeu, toute identité est plurielle et métissée, naturellement hétérogène. Elle se mêle nécessairement aux courants dominants et se laisse influencer par eux, que ce soit par pragmatisme, intérêt ou jusqu'à un certain degré, sous la contrainte. La culture hellénique ancienne est un exemple type : dès l'époque archaïque (8^e siècle au 6^e siècle av. J-C), un vaste mouvement de colonisation grecque autour de la Méditerranée donna naissance à une multitude de villes et de comptoirs commerciaux. Ces derniers cimentèrent la place des Grecs comme principaux intermédiaires commerciaux dans la région. Pour cette raison, plusieurs commerçants apprirent le grec, utilisèrent la monnaie des cités les plus prospères, et empruntèrent même leurs divinités.

Cette omniprésence de l'hellénisme s'accrut lors des conquêtes macédoniennes par Alexandre de Grand, qui rêvait de métisser culture perse et grecque au sein d'un même ensemble cohérent, allant même jusqu'à proposer à ses officiers de prendre pour épouses des femmes perses. Suite à la division de l'empire d'Alexandre, des royaumes gouvernés par des dynasties hellénisées gouvernaient sur un vaste espace allant de la Grèce au Moyen-Orient, dont l'Égypte des Ptolémées. Une reine comme Cléopâtre VII pouvait donc être à la fois égyptienne et grecque, une identité composite.

D'autres exemples peuvent être évoqués : romanisation volontaire des peuples conquis par Rome, désireux de bénéficier des avantages de la citoyenneté romaine, conversion graduelle des peuples germaniques au christianisme romain, alors qu'ils occupaient une position politique dominante suite à la chute de l'empire romain d'Occident. En somme : les identités naissent et meurent, se mélangent depuis des siècles. Aucune identité n'est homogène.

Ceci dit, ces identités qui se mélangent ne le font pas toujours dans des rapports symétriques et égaux, bien au contraire. Le cas de la romanisation est déjà très parlant, puisque la transmission de la culture romaine s'effectuait d'un peuple conquérant à des peuples conquis. Mais en ce qui concerne notre situation actuelle, ces exemples plutôt lointains sont moins pertinents que des phénomènes historiques plus récents comme la traite atlantique des esclaves africains (16^e-18^e siècle) ou l'impérialisme colonial de l'Europe du 19^e siècle. Dans un cas comme dans l'autre, la culture et les corps des peuples d'Asie et d'Afrique ont été exploités, consommés, voire même possédés au profit des colonisateurs et esclavagistes.

Ces actes répétés et systématiques d'appropriation ou de domination culturelle ont adopté plusieurs formes. On peut songer à la référence au «fardeau de l'homme blanc» inspiré par le poème de Kipling, qui octroyait à l'Europe le «devoir» de civiliser les peuples «primitifs et inférieurs» à l'aide de missionnaires, d'écoles et de déracinement des élites. On peut également évoquer le courant orientaliste, déjà fort au 18^e siècle, qui accentuait le caractère exotique, mystérieux et érotique des civilisations du Moyen-Orient, ou les zoos humains et autres expositions mettant en spectacle le corps de l'Autre comme «curiosité» (la «Vénus Hottentote», Saartjie Baartman, est un exemple célèbre).

Toutefois, dans ce rapport généralement caractérisé par la domination, les peuples historiquement opprimés ont réussi à laisser leur propre trace sur la culture qui leur était imposée. De cette façon, ils ont fait le choix de s'approprier la culture dominante en mettant l'accent sur les traits qui s'intégraient le mieux à leur vécu historique ou à leur culture. Pensons à la spiritualité haïtienne vaudou, véritable métissage de traditions variées (catholiques, ouest-africaine, autochtone), ou au rastafarisme jamaïcain qui redéfinit en ses mots les concepts de «Babylone» et de «Sion». À terme, les peuples colonisés vont même réclamer l'indépendance au nom des principes que les colonisateurs leur avaient transmis (tout en les bafouant dans la pratique).

Ainsi, il est donc apparent que l'appropriation culturelle implique presque toujours une redéfinition ou une adaptation de la culture d'origine, que ce soit par nécessité ou par désir. C'est à cet instant précis que les problématiques associées à l'appropriation culturelle deviennent souvent plus intenses. D'une part, toutes les cultures sont le produit de métissages, mais d'autre part, ces métissages s'effectuent dans des contextes inégaux et impliquent invariablement l'injection d'un nouveau sens. Lorsque vient le moment de caractériser un cas d'appropriation culturelle, il faut donc tenir compte de plusieurs éléments : dans quel contexte ? sous la contrainte ou au sein d'un rapport égalitaire ? avec quelle intention ? sous quelle forme ? C'est uniquement en se posant chacune de ces questions qu'il est possible de voir clair. Aucune discussion sur l'appropriation culturelle ne peut faire l'économie de cette démarche d'introspection.